

M. Crémieux, M. de Lasteyrie, plusieurs autres membres des deux chambres. Le danger semble rappeler ainsi aux Tuileries des hommes qui n'en avaient pas franchi le seuil depuis longtemps. Honorable mais impuissant effort pour soutenir ce qui va s'écrouler. Un conseil tumultueux interrompu à chaque minute par de nouveaux survenants, et modifié sans cesse par des renseignements contradictoires rapportés du dehors sur les dispositions de la capitale et sur les progrès de l'insurrection, se tient dans les salons qui précèdent le cabinet du roi. Ce prince harassé des inquiétudes de la veille et des agitations de la nuit repose quelques heures tout habillé sur un canapé au murmure des conversations où l'on discute sa victoire, sa défaite ou son abdication.

## VI.

Pendant ce court instant du repos du roi, les heures apportaient de nouvelles forces à l'insurrection. le bruit d'un massacre du peuple sur le boulevard avait couru et couvé toute la nuit dans les cœurs. Le tocsin avait répandu jusque dans les faubourgs ce spasme fébrile qui ne laisse à l'homme aucun sommeil et aucune immobilité. chacun était debout, armé, prêt aux résolutions extrêmes. Les étudiants de Paris cette intelligence du peuple qui

prend naturellement la direction de la force aveugle des masses, s'agitaient dans l'intérieur des murs de leurs écoles. ils forçaient les portes, ils sortaient par pelotons de l'école polytechnique, ils fraternisaient avec les bandes d'ouvriers, ils se mettaient à leur tête et descendaient, au chant de la *Marseillaise* et des *Girondins*, de leur quartier élevé au cœur de Paris. Une inspiration générale de l'âme d'un peuple semblait les porter d'eux-mêmes aux positions militaires qui pouvaient le plus embarrasser les troupes et dominer la journée. chaque minute rétrécissait le cercle de fer et de pierres dont les barricades cernaient le palais et les abords des Tuileries. on eût dit que le sol des rues se soulevait de soi-même pour ensevelir la royauté sous ses pavés.

Entre dix et onze heures du matin les troupes concentrées sur les deux flancs du Louvre, sur la place du Palais-Royal et sur la place de la Concorde, entendaient et contemplaient immobiles les clameurs et les assauts de la multitude, qui grossissaient autour du palais des Tuileries et des principaux hôtels du gouvernement. L'attitude de ces troupes était celle de l'étonnement, de la lassitude et de la tristesse. Le soldat qui n'agit pas perd toute la force de l'enthousiasme et de l'élan. il est plus difficile d'attendre la mort que de la braver.

La garde nationale visiblement divisée se mon-



trait en petit nombre, essayait par son exhortation de pacifier la foule et d'arrêter les insurgés, puis cédant à la pression de la masse, à la contagion de l'exemple et à ses propres habitudes de mécontentement, se rangeait pour laisser passer l'insurrection, la saluait en l'encourageant des gestes et des cris de *Vive la Réforme!* et quelquefois la grossissait de ses défections, l'autorisait de ses uniformes, et l'armait de ses baïonnettes.

La place du Palais-Royal venait d'être emportée par le peuple. ce palais ancienne demeure de la maison d'Orléans était saccagé par les vainqueurs. ce même peuple qui était si souvent sorti de ce seuil en 1789 comme du berceau de la Révolution française, et qui était venu y chercher un roi en 1830, y rentrait après un demi-siècle comme une vengeance d'une funeste popularité. les meubles, les tableaux, les statues étaient saccagés par la colère plus que par le pillage. un bataillon d'infanterie qui avait évacué la cour et traversé la place sous le feu des fenêtres s'était retiré dans le poste du Château-d'Eau déjà rempli de gardes municipaux blessés. une capitulation les avait bientôt après laissés sortir. Le feu dévorait cet édifice, et quelques blessés incapables de mouvement expiraient, dit-on, dans les flammes.

Tout cela se passait à quelques pas de nombreux rassemblements de troupes immobiles et comme

asphyxiées d'étonnement sous les ordres de chefs à qui le Roi et son nouveau ministre défendaient de combattre.

La place du Carrousel et la cour des Tuileries étaient occupées par de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. On semblait attendre avec sécurité dans l'intérieur du palais que la nouvelle du changement de ministres et les concessions promises pacifiassent d'elles-mêmes le soulèvement. M. Odilon Barrot parcourait les boulevards entouré de quelques chefs populaires de la garde nationale. il espérait que son nom, sa présence, sa parole et son avènement au pouvoir seraient un signe visible et un gage suffisant de victoire et de concorde pour l'opinion. Mais déjà l'agitation prolongée du peuple soulevé dans les banquets de son parti, débordait cette honnête et courageuse popularité; il se dévouait au péril de la dynastie.

M. Barrot partout respecté comme homme avait été repoussé comme conciliateur. il rentrait tristement dans sa demeure. Il se préparait à prendre au ministère de l'intérieur à l'appel du Roi, un pouvoir brisé d'avance dans ses mains. au même moment un brave officier M. de Prébois, brûlant du désir d'arrêter l'effusion du sang, se précipitait par la seule impulsion de son dévouement au-devant des flots du peuple armé qui débordait de la place du Palais-Royal pour attaquer le Carrousel. Que de-



mandez-vous? leur disait-il. que vous faut-il pour vous désarmer de ces armes fratricides? la Royauté fait à l'opinion toutes les concessions qui peuvent vous satisfaire. Vous voulez la réforme? On vous la promet. Vous demandez le renvoi des ministres? ils sont congédiés. Quels sont donc les hommes de votre confiance entre les mains de qui vous trouvez vos libertés en sûreté et vos volontés satisfaites? Le Roi vient de nommer M. Thiers. Êtes-vous contents? — Non, non, répondait la foule — Il nommera M. Barrot? — Non, non, s'écriaient les combattants. — Mais, reprit le pacificateur, déposeriez-vous les armes si le roi prenait M. de Lamartine? — Lamartine? Vive Lamartine! s'écria la multitude. Oui, oui, voilà l'homme qu'il nous faut. Que le Roi nous donne Lamartine, et tout pourra s'arranger encore. Nous avons confiance en celui-là. — Tant l'isolement de Lamartine dans une Chambre des députés étroite, faisait éclater sa popularité alors dans le large et profond sentiment du peuple.

Mais ni le roi, ni la chambre, ni l'opposition de M. Thiers, ni l'opposition de M. Barrot, ni même le parti républicain du *National* ou de la *Réforme*, ne songeait à présenter Lamartine au peuple pour ministre, pour pacificateur ou pour tribun. Il n'était ni l'homme des Tuileries, ni l'homme des journaux de l'opposition, ni l'homme des banquets réformistes, ni l'homme des conspirations contre la royauté. Il

était faible et seul, ne se doutant pas que la confiance imprévue du peuple l'appelait en ce moment par son nom. M. de Prébois échappant aux groupes armés qui l'entouraient revint avec peine aux Tuileries raconter à quelques courtisans ce qu'il venait de voir et d'entendre. mais ce n'était plus l'heure de délibérer sur le choix de tel ou tel homme éloigné de la cour. Le roi était obligé de prendre précipitamment ce qu'il avait sous la main. d'ailleurs Lamartine était le dernier des hommes que le roi eût appelé au pouvoir, dans une heure d'angoisse. ce prince n'aimait pas M. de Lamartine. il le comprenait encore moins. voici les motifs de cet éloignement.

## VII.

La famille maternelle de M. de Lamartine avait été attachée sous l'ancien régime à la maison d'Orléans. elle en avait reçu des honneurs, des faveurs, des bienfaits. M. de Lamartine avait été nourri dans des sentiments de respect et de reconnaissance pour cette branche de la famille royale. Il n'avait jamais oublié ce que sa mère lui avait commandé de souvenirs pieux envers cette race. mais la famille paternelle de M. de Lamartine était royaliste constitutionnelle, ennemie par conséquent des opinions révolutionnaires et des prétentions usurpatrices



d'une royauté usurpée sur la tête du duc d'Orléans.

Cependant au retour des Bourbons en 1815, le père de M. de Lamartine avait présenté son jeune fils au duc d'Orléans, depuis Louis Philippe. il avait demandé pour lui les fonctions d'aide de camp ou d'officier d'ordonnance auprès de sa personne. Le prince trouvant M. de Lamartine trop jeune ou voulant s'attacher de préférence des familles nouvelles dévouées à l'empire avait refusé. Depuis M. de Lamartine avait revu de temps en temps le prince, mais sans tremper en rien dans les confidences ni dans les espérances de règne qui s'agitaient autour de ce soleil levant. Nommé à la Chambre plus tard, il s'était tenu dans une indépendance complète, et dans une réserve respectueuse vis-à-vis du nouveau roi.

Le roi en avait sans doute conclu que M. de Lamartine était un ennemi de sa maison ou qu'il était une intelligence politique bornée préférant des chimères aux utiles réalités de la puissance. Le prince depuis cette époque, bien que le député lui rendit quelquefois hommage, et souvent service à la tribune, avait toujours parlé de M. de Lamartine comme d'un rêveur dont les ailes ne touchaient jamais terre, et dont l'œil ne savait pas discerner les ombres des réalités. Le roi tenait en cela les propos de la bourgeoisie. Elle ne pardonne pas à certains hommes de n'avoir pas les

médiocrités de la foule ou les vices du temps. Le nom de M. de Lamartine était le dernier qui pût venir sur les lèvres du roi. Le peuple seul pouvait penser à lui. et encore ce peuple répétait-il ce nom au hasard, comme un écho redit le mot qu'on lui a jeté.

#### VIII.

Au moment où ce nom retentissait ainsi pour la première fois au milieu des coups de fusil sur la place du Carroussel et sous le vestibule du Palais, M. Guizot resté en réserve dans un arrière-cabinet du roi comme pour épier jusqu'à la dernière minute un retour de fortune de la monarchie, sortait enfin furtivement des Tuileries pour fuir la révolution acharnée à son nom. reconnu en sortant du guichet du Carroussel, quelques coups de feu lui firent rebrousser chemin. il se jeta comme dans un asile dans la partie du Louvre occupée par l'état-major. il y resta caché jusqu'à l'heure où les ombres de la nuit lui permirent d'aller chercher un plus secret abri chez une femme artiste dévouée à la pitié. Il put contempler des fenêtres du Louvre ouvertes sur le Carroussel l'invasion du peuple, la défection des gardes nationaux, l'immobilité des troupes, l'agitation impuissante des généraux, la dernière revue du roi, la fuite à pied de toute cette famille, et la rapide agonie de cette dynastie, à



laquelle il avait consacré tant d'efforts, tant de volonté, tant de caractère et tant de ruineuse obstination de dévouement. Quelle scène pour un homme d'État! quel terrible résumé d'une vie dans une heure! que d'erreurs ne seraient pas expiées, que de vengeances ne seraient pas satisfaites et même attendries par cet écroulement des pensées de l'homme sous ses propres yeux! justes ou fausses ces pensées de l'homme d'État aboutissent toutes aux mêmes ruines et à la même pitié. il ne reste souvent après peu de temps aux hommes d'État jetés dans ces tempêtes que la conscience de s'être trompé de bonne foi.

## IX.

Que se passait-il cependant au château pendant le débordement de l'insurrection grossissant toujours?

Le roi avait donné l'ordre de cesser le feu et de conserver seulement les positions. le maréchal Bugeaud déjà monté à cheval pour combattre en était redescendu à l'annonce de sa révocation des fonctions de commandant de Paris. M. Thiers en désarmant ainsi la résistance croyait avoir désarmé l'agression. Le duc de Nemours réitérait partout l'ordre d'arrêter les hostilités. La duchesse d'Orléans était abandonnée dans ses appartements

aux inquiétudes de son esprit et aux incertitudes de son sort. La reine dont le cœur avait du sang de Marie-Thérèse, de Marie-Antoinette et de la reine de Naples, montrait ce courage viril qui oublie les prudences de la politique. Allez, disait-elle au roi, « montrez-vous aux troupes abattues, à la garde nationale indécise. je me placerai au balcon avec mes « petits-enfants et mes princesses, et je vous verrai « mourir égal à vous-même, au trône et à nos malheurs! » La physionomie de cette épouse aimée et de cette mère si longtemps heureuse, s'animait pour la première fois de l'énergie de son double sentiment pour son mari et pour ses enfants. toute sa tendresse pour eux se concentrait et se passionnait dans le souci de leur honneur. leur vie ne venait qu'après dans son amour. ses cheveux blancs contrastant avec le feu de ses regards et avec l'animation colorée de ses joues imprimaient à son visage quelque chose de tragique et de saint, entre l'Atthalie et la Niobé. le roi la calmait par des paroles de confiance dans son expérience et dans sa sagesse, qui ne l'avaient encore jamais trompé. A onze heures il se croyait tellement sûr de dominer le mouvement et de réduire la crise à une modification de ministère acceptée par le peuple, qu'il descendit le visage souriant et en costume négligé d'intérieur dans la salle à manger pour le déjeuner de famille.



## X.

A peine le repas était-il commencé que la porte s'ouvrit et qu'on vit entrer précipitamment deux conseillers intimes et désintéressés de la couronne désignés, dit-on, par M. Thiers pour le ministère. C'étaient MM. de Rémusat et Duvergier de Hauranne. Ils prièrent le duc de Montpensier de les entendre en particulier. Le prince se leva, fit un signe de sécurité au roi et à la reine, et courut vers les deux négociateurs. Mais le roi et la reine ne pouvant contenir leur impatience se levèrent au même moment, interrogeant des yeux M. de Rémusat. — « Sire, dit celui-ci, il faut que le roi sache la vérité, « la taire dans un pareil moment serait se rendre « complice de l'événement. Votre sécurité prouve « que vous êtes trompé. A trois cents pas de « votre palais les dragons échangent leurs sabres « et les soldats leurs fusils avec le peuple. — C'est « impossible, s'écria le roi en reculant d'étonnement. » Un officier d'ordonnance M. de L'Aubépin « dit respectueusement au roi : « J'ai vu. »

A ces mots toute la famille se leva de table. Le roi remonta, revêtit son uniforme et monta à cheval. ses deux fils le duc de Nemours, le duc de Montpensier et un groupe de généraux fidèles l'accompagnaient. il passa lentement en revue les

troupes et les bataillons peu nombreux de gardes nationaux qui stationnaient sur la place du Carrousel et dans la cour des Tuileries. L'attitude du roi était découragée. celle des troupes froide. celle de la garde nationale indécise. Quelques cris de *Vive le Roi*, mêlés aux cris de *Vive la Réforme*, partaient des rangs. La reine et les princesses debout à un balcon du palais, comme Marie-Antoinette à l'aube du 10 août, suivaient des yeux et du cœur le roi et les princes, elles voyaient les saluts militaires des soldats agitant leurs sabres sur le front des lignes, elles entendaient aussi le sourd écho des cris dont elles ne pouvaient distinguer les mots. elles crurent à un retour d'enthousiasme et rentrèrent pleines de joie dans les appartements.

Mais le roi ne pouvait se tromper à la froideur de l'accueil. il avait vu les physionomies inquiètes ou hostiles. Il avait entendu les cris de *Vive la Réforme* et d'*à bas les Ministres* partir au pied de son cheval comme un obus de la révolte, qui éclatait jusqu'aux portes de son palais. Il rentra abattu et consterné, craignant également de provoquer la lutte ou de l'attendre; dans cette immobilité forcée qui saisit les hommes et qui les enserme par des difficultés égales des deux côtés. situations où l'action seule peut sauver, mais où l'action elle-même est impossible. le désespoir est le génie des circonstances désespérées. Le malheur du roi fut de ne pas dés-



espérer assez tôt. Il était habitué au bonheur. ce long bonheur de sa longue vie trompa le dernier jour de son règne.

### XI.

M. Thiers témoin de cette catastrophe accélérée attendait le Roi pour lui remettre le pouvoir qui s'échappait de ses mains avant qu'il l'eût saisi et exercé. Il sentit glisser la popularité fugitive d'une seule nuit de son nom sur un autre nom. Il indiqua au Roi M. Barrot seul. on ne pouvait pas aller plus loin dans l'opposition sans sortir de la monarchie. M. Barrot avait déjà éprouvé devant le peuple du boulevard l'impuissance et la fragilité d'un nom. Il se dévouait néanmoins au Roi et à la pacification sans considérer qu'il allait dépenser en quelques heures une popularité de dix-huit ans. Ce dévouement à l'instant de l'abandon de la fortune était une générosité de caractère et de courage qui relève un homme dans la conscience de l'avenir. Texte de raillerie pour les hommes légers du jour, titre d'estime pour l'impartiale postérité. M. Barrot instruit quelques moments après de sa nomination par le Roi, n'hésita pas à aller prendre possession du ministère de l'intérieur et à saisir le timon brisé.

En ce moment le Roi aux Tuileries était tout son conseil. trois ministères s'étaient fondus sous sa

main en quelques heures. M. Guizot, M. Molé, M. Thiers. La Reine, les Princes, les députés, les généraux, les simples officiers de l'armée et de la garde nationale se pressaient autour de lui. on l'assiégeait d'informations et d'avis interrompus par des informations et des avis contraires. La pâleur était sur les joues, les larmes dans les yeux des femmes. les enfants de la famille royale attendrissaient les cœurs par l'ignorance et par la sécurité répandues sur leurs traits. tout trahissait dans les gestes, les attitudes, l'agitation et les paroles cette fluctuation d'idées et de résolution qui donne du temps au malheur et qui décourage la fidélité. les portes et les fenêtres de l'appartement du rez-de-chaussée ouvertes sur la cour laissaient les soldats et les gardes nationaux assister de l'œil et de l'oreille, à cette détresse. leur disposition morale pouvait en être ébranlée.

Il fallait jeter un voile sur ce désordre des pensées du Roi et sur cette confusion de sa famille, pour qu'un découragement contagieux n'amollit pas les baïonnettes. Un citoyen de la garde nationale qui était de faction sous le péristyle du cabinet du Roi fut attendri jusqu'aux larmes à ce spectacle. Homme d'opposition presque républicaine, mais homme sensible et loyal avant tout, il désirait le progrès sans aspirer aux ruines. Il ne voulait pas surtout que la cause de la liberté dût son